

Eléments de correction – DS n°1 (PC 19/10/2024)

1) Résumé

Première version, après lecture et analyse du texte au brouillon :

Dans l'utopie politique platonicienne, le souci que chacun doit avoir de l'intérêt commun doit absolument primer sur tout le reste ; dans ces conditions, Platon imagine d'élever les enfants en commun afin qu'ils soient ceux de la Cité davantage que ceux de leurs parents. Dans le même type d'optique Platon proscrit toute propriété privée. Ces stratégies visent à éliminer les différences qui pourraient introduire des divergences d'intérêt au sein de la communauté

cette approche théorique fait écho à la réalité sociale/à l'expérience que les grecs avaient de la vie sociale. Et il ne faudrait pas se méprendre concernant la signification du privilège accordée dans l'Antiquité à la communauté sur les individus ; cette subordination était, paradoxalement à nos yeux, synonyme de liberté. Loins d'opposer la liberté aux impératifs de la vie sociale, les grecs faisaient au contraire de la participation politique le lieu de même de son épanouissement.

Le malentendu repose sur une conception moderne de la liberté n'ayant pas cours à l'antiquité.

→ Trop long !

Reprises :

§1

L'idéal politique selon Platon exige que la communauté prime sur tout ~~le reste~~. Dans ~~cette optique~~ les enfants ~~doivent~~/ être élevés en commun et toute forme de propriété privée abolie. Tout(e) ~~ce~~ qui ~~/ pourrait être facteur de~~ divergence d'intérêt doit être éliminé(e). (40 + 10 = 50)

→ >L'idéal politique selon Platon exige que la communauté prime sur tout. Toute divergence d'intérêt doit être éliminée : les / enfants être élevés en commun et toute forme de propriété privée abolie. (20 + 12 = 32)

§ 2

Cette utopie fait écho à l'expérience que les grecs avaient de ~~la vie~~ politique (-3) ; (loin d'être synonyme de soumission + 6) mais il ne faut pas / se méprendre sur le sens de la subordination de l'individu à la communauté : la politique était plus vécue comme / la condition de la réalisation que de l'effacement de soi. A l'origine du malentendu se trouve la conception / moderne de la liberté. (60 + 4 = 64)

total : 96 → marge de 10 mots environ.

→ *On peut essayer de réintroduire la notion de liberté, pas assez explicite dans le 2^e § :*

Cette utopie fait écho à l'expérience que les grecs avaient de la politique : loin d'être synonyme de soumission, / la subordination de l'individu aux intérêts de sa communauté était ~~gagée de~~ la garantie de leur liberté. La vie politique était ainsi plus / le lieu de l'épanouissement que de l'effacement de soi. C'est cette réalité que nous fait négliger notre / conception moderne de la liberté. (~~60~~ 62 + 5)

Version définitive :

L'idéal politique selon Platon exige que la communauté prime sur tout. Toute divergence d'intérêt doit être éliminée : les enfants être élevés en commun et toute forme de propriété privée abolie.

Cette utopie fait écho à l'expérience que les grecs avaient de la politique : loin d'être synonyme de soumission, la subordination de l'individu aux intérêts de sa communauté était la garantie de leur liberté. La vie politique était ainsi plus le lieu de l'épanouissement que de l'effacement de soi. C'est cette réalité que nous fait **négliger mal interpréter** notre conception moderne de la liberté.

99 100 mots

Bilan des principales difficultés concernant le résumé :

le premier paragraphe du texte est long, alors que les idées centrales apparaissent dans le 2^e ! Le 1^{er} ayant pour fonction de leur préparer le terrain.

→ le risque à cet égard est de trop se concentrer dans le résumé sur le 1^{er} § au détriment du 2nd et donc au détriment d'une bonne restitution de l'esprit du texte.

Ce genre de difficulté est normalement évité par une lecture et une analyse attentive du texte.

Une deuxième difficulté portait sur le sens exact de l'articulation entre le 1^{er} et le 2^e § : pourquoi faire précéder l'analyse du rapport entre individu et communauté en Grèce, d'un rappel de l'utopie politique platonicienne, telle qu'elle apparaît dans la République ?

On pouvait facilement comprendre qu'il s'agissait en gros de la même idée envisagée sous deux angles différents : l'angle théorique (Platon), l'angle de la pratique (la vie politique effective en Grèce, la nature des rapports entre sphère privée et sphère publique).

On pouvait également comprendre en s'interrogeant sur la fonction de cette double approche, que l'idéal politique tel qu'il apparaît chez Platon permettait de mettre en lumière certaines valeurs propres au monde grec, et déjà présentes dans la réalité sociale effective – l'idéal – ou plutôt l'utopie - politique fonctionnant comme un miroir grossissant de la réalité grecque ; certaines des valeurs et idéaux de la Cité grecque se retrouvant en quelque sorte « extrapolés » dans la Cité utopique de Platon.

Cette deuxième difficulté devait être levée pour résumer correctement le texte, en n'accordant pas trop au 1^{er} §, pour que ce soit bien les idées mises en lumière dans le second qui se retrouvent au centre du résumé.

Comme pour tout résumé, une compréhension fine du texte est requise, et fait toute la différence quant à la réussite de l'exercice.

Ce qu'il fallait comprendre ici c'est que toutes les formes de liens autres que ceux qui unissent à la communauté politique représentent un problème quant au bon fonctionnement de celle-ci (les individus risquant toujours de privilégier des intérêts privés – personnels ou familiaux – à l'intérêt commun, par égoïsme ; ou, plus probablement encore, leur capacité à identifier correctement l'intérêt commun risquant d'être perturbé par des intérêts d'un autre type, qui sans être **total**ement distincts ne devraient cependant pas être confondus avec lui) ; c'est le sens de la

solution extrêmement radicale que propose Platon, pour parvenir à un fonctionnement social optimum, au détriment de la possibilité pour les individus d'avoir une vie privée, et de bénéficier d'une forme d'intimité. Cette utopie politique, en regard de ce genre de condition, peut nous sembler pour tout dire un peu « totalitaire »...

Mais son intérêt semble être ailleurs, du moins dans la perspective qui est celle de l'auteur qui nous la rappelle ici. Elle semble vouloir suggérer que ce genre d'excès « théorique », de la part d'un auteur comme Platon, doit être compris d'après ce qui représentait aux yeux des grecs la seule véritable forme de liberté : cette dernière est indissociable de la vie politique, c'est-à-dire de la possibilité de participer activement aux prises de décision qui affectent la vie collective. Dans ces conditions, la subordination de chacun au tout n'est pas du tout l'équivalent d'une soumission, mais la contrepartie de la liberté, qui, en dehors de la vie politique, pour les grecs, n'existe pas. A l'inverse, la sphère familiale, sphère domestique et de l'intimité, n'est pas du tout celle de la liberté, mais celle de la soumission, à une stricte hiérarchie, celle impliquée par l'inégalité naturelle entre les adultes et les enfants, et celle, tout aussi naturelle pour les grecs, entre les hommes et les femmes, les maîtres et leurs esclaves.

Ce qui manquait aux grecs de ce point de vue là, c'était l'idée d'une égalité naturelle (et donc universelle) ; l'égalité n'était pas pour eux une donnée naturelle, mais quelque chose de relatif à un statut (celui de citoyen) et à la fonction qui allait de pair avec ce statut (la possibilité, et le fait, de prendre part à la vie publique, laquelle porte sur l'intérêt commun à tous les membres de la Cité – femmes, enfants et esclaves compris – et non pas sur le seul intérêt « personnel », ou particulier (commun à quelques uns seulement) de ceux qui y prennent part (-> l'intérêt de tous donc, y compris de ceux que les citoyens ne sont pas « personnellement »).

A l'inverse, la liberté moderne (ou, pour reprendre l'expression de Benjamin Constant : la liberté « des Modernes ») est réputée naturelle, et donc universelle (// « tous les hommes naissent libres et égaux en droit... » → « homme » signifiant ici : « être humain »... ; ou encore, Jean-Jacques Rousseau : « Renoncer à sa liberté, c'est renoncer à sa qualité d'homme... »). Ce qui peut sembler curieux à cet égard, c'est que l'invention de la liberté « moderne », semble coïncider avec la perception de l'espace privé (domestique, familial) comme celui de l'épanouissement de la liberté individuelle, *a contrario* de l'espace public, vécu comme celui de la contrainte sociale, et des obligations dues à la vie en collectivité.

Il serait funeste que notre conception moderne de la liberté nous conduise à ne plus voir la vie publique comme le lieu possible de l'épanouissement de notre liberté et de la réalisation de soi ; ce dommage serait sans doute plus redoutable encore par la conséquence qu'il pourrait avoir en contrepartie pour la vie politique elle-même, réduite au champ d'affrontement des intérêts privés et particuliers, où le sens de l'intérêt commun en viendrait à être oublié. Cela aurait sans doute pour effet de dévoyer la vie publique de sa véritable finalité, à savoir la justice et la liberté.

L'arrière-plan de ce texte est donc bien la critique de l'individualisme moderne qu'une conception réductrice de la liberté, privilégiant la sphère privée à la sphère publique, peut avoir pour effet d'exacerber. Le rappel de la mentalité grecque n'a dans ce contexte pas un enjeu de recontextualisation historique uniquement, mais aussi de nous rappeler, à nous modernes, que nous ne devons pas perdre totalement le sens antique de la liberté, dont le sens moderne doit être perçu comme un complément et un prolongement, et non pas comme un substitut ou une alternative.

La compréhension de cet arrière-plan et des enjeux du texte était facilitée par le souvenir des certains thèmes classiques en philosophie politique (concernant la démocratie, et la critique de l'individualisme à laquelle sa version moderne pourrait encourager, au détriment de la liberté et de la justice qu'elle est censée réaliser justement – cf. Benjamin Constant, et, plus encore, Alexis de Tocqueville).

La notion d'individu représente donc une charnière dans la réflexion que suscite le texte : est-ce bien de « l'individualité du citoyen », de l'accomplissement de ce qu'il était réellement et avait d'irremplaçable, dont il était question en Grèce ? C'est bien ce que soutient l'auteur à la fin de l'extrait, en s'appuyant sur les analyses d'Hannah Arendt. Or, on peut reprocher à cette lecture de commettre un anachronisme en employant une notion, celle d'individu, qui n'avait pas d'équivalent dans l'esprit des anciens, et dont le sens moderne, surchargé de connotation, risque de nous induire en erreur.

Probablement est-il plus juste de considérer simplement que la conception grecque de la démocratie, repose sur une conception de la liberté qui contient, en germe, ce que nous, modernes, mettons dans la notion d'individu.

Dans cette optique, il faudrait garder à l'esprit ce sens antique de la liberté, pour que les individus que nous sommes soient vraiment au service de l'intérêt commun, sans quoi l'épanouissement auquel nous aspirons tous, serait voué à rester bien en dessous de ce qu'il est censé être.

C'est par ce biais probablement aussi que peut donc être envisagée la discussion :

« la communauté politique, uniquement composée de citoyens, est un espace d'égalité et de liberté, tandis que la sphère privée est un espace d'inégalité et de négation de l'individualité. »

2) La dissertation :

on se contentera ici de quelques remarques :

- méthodologiques tout d'abord : on voit que la lecture et le travail du texte, requis pour parvenir à une compréhension fine de son sens et de ses enjeux, prépare la réflexion en vue de la dissertation ; il n'est pas inutile de consacrer un **peu** plus de temps au résumé (qu'une heure), si ce temps est aussi un temps de réflexion permettant de relever (en les distinguant) les idées à résumer, de celles qui seront utiles pour problématiser le sujet ; des **pistes** quant aux passages des œuvres exploitables, ou quant à leur usage, peuvent aussi émerger et **être** consignées au brouillon. Cela est d'autant moins inopportun, que la qualité du résumé peut s'en trouver considérablement améliorées.

- concernant le sujet, et le problème qu'il pose :

d'une part, il faut avoir à l'esprit que la citation en question n'a pas une portée générale, dans le texte : elle vise à qualifier la conception que les grecs se faisaient de la sphère privée, dans son rapport à la liberté ;

le texte vise cependant à nous **débarasser** d'un malentendu concernant l'interprétation à avoir de la subordination des individus aux intérêts et impératifs de la vie en communauté, dans le monde antique : cette subordination n'est pas du tout synonyme de soumission, mais de liberté ; ce qui peut sembler un peu contre-intuitif pour nous autres, modernes ; à l'inverse, c'est la sphère privée, sphère domestique et de l'intimité, qui **est-était** synonyme d'inégalité et de soumission.

Ce qui est en cause, c'est la légitimité de l'emploi du terme d'individu par l'auteur : ne risque-t-il pas de renforcer le malentendu au lieu de le lever.

Les thèses logiquement envisageables sont les suivantes :

(i) la sphère privée, sphère familiale et de l'intimité, est celle où peut se déployer une vie individuelle que la vie en communauté a tendance à étouffer

(ii) la sphère privée, sphère familiale et de l'intimité, est au contraire un milieu étouffant, et contrairement à ce que l'on pourrait penser, c'est dans la vie publique, et à travers la prise en

compte de l'intérêt de la communauté à laquelle on appartient, abstraction faite de son intérêt privé ou familial, ou de celui du milieu restreint auquel on appartient (intérêt particulier) que l'on peut espérer mieux, ou plus complètement, se réaliser en tant qu'individu.

Ce plan, binaire, peut être amélioré par la recherche d'une troisième partie ; ce qui suit représente des pistes dans cette optique :

(iii) nous comprendrions mal la notion d'individu, en nous contentant de la renvoyer dos à dos à celle de communauté ; l'appartenance à une communauté n'exclut pas la possibilité de garder et de cultiver une forme d'individualité propre ; c'est à la possibilité qu'elle laisse à ses membres d'exister en tant qu'individus qu'on doit juger de la qualité d'une communauté.

Ou

(iii) la vie en communauté, quoiqu'on en dise, se fait toujours au détriment de l'individualité ; c'est seulement en dehors de la communauté, et/ou contre elle, que l'individu peut s'affirmer ; la question est alors de savoir pourquoi l'un devrait absolument primer sur l'autre, **et** si leur conciliation n'est pas envisageable autrement que sous la forme d'un compromis nécessairement insatisfaisant.

La réflexion et le plan (notamment le sens exact des idées directrices) pourra se préciser à partir de la recherche de références et d'arguments, dans les œuvres, à partir de ces pistes.

Autoévaluation :

concernant la compréhension du texte et le résumé :

- j'ai bien identifié que l'essentiel se trouvait plutôt dans la 2^e moitié du texte, et que la référence à Platon avait surtout pour effet de forcer certains traits pour rendre plus palpable de problème en question : oui / non ? (- 3)

- j'ai bien relevé l'idée que l'antagonisme entre individu et communauté n'est pas à surinterpréter, selon l'auteur ; la communauté prime toujours sur l'individu dans le modèle politique grec, mais nous aurions tort de considérer que cela revient à exiger un effacement total de ce dernier (la vie individuelle coïncide avec la vie politique, et si nous avons du mal à le comprendre c'est parce que nous opposons les deux) : oui/non (-3)

- j'ai bien identifié que le problème concernait la différence de sens accordé par les anciens et les modernes à la notion de liberté (inséparable de la vie civique chez les grecs, elle est au contraire renvoyée à la sphère privée chez les modernes) : oui/non (-3)

concernant le sujet de dissertation :

- j'ai envisagé un plan basique, séparant les membres du sujet, du type :

(i) la communauté politique...est un espace d'égalité et de liberté

(ii) la sphère privée est un espace d'inégalité et de négation de l'individualité

→ - 10

- j'ai opté pour un plan « historique », chronologique, consistant à montrer dans un premier temps ce qu'il en était dans l'antiquité, pour le confronter à la situation moderne :

→ -5

- j'ai pris le sujet en l'interrogeant quant à sa portée générale, et ai fait attention à ne pas « démembrer » le sujet, en intégrant la question de la communauté et de l'individu à toutes les étapes de ma réflexion ;

plan du type :

(i) nous faisons généralement de la sphère privée le lieu où peut s'épanouir une forme d'individualité, que la vie en communauté a tendance à nous faire négliger

(ii) mais c'est mal prendre en compte que la sphère familiale peut être autrement étouffante, voire aliénante, que la vie en communauté ;

- j'ai bien pris la mesure du problème posé par le recours à la notion d'individu par l'auteur, à propos du monde grec, et suis parvenu à faire porter la réflexion là dessus aussi, ce qui m'a permis d'envisager des idées du type :

c'est la dimension politique de l'existence humaine qui permet l'épanouissement de notre individualité (là où cette dimension est absente, la vie est incomplète)

la prise en compte de l'intérêt commun peut être ce qui affranchit les individus de ce qui entrave leurs vies

l'individu au contraire ne peut se réaliser pleinement qu'en dehors de toute forme de communauté, et le plus souvent, contre elle(s)

- j'ai défini des sous-parties, reposant non pas sur des exemples ou des références, mais sur des arguments ; oui / non (-5)

- j'ai réussi à illustrer chaque argument par des références tirés des œuvres et en confrontant les œuvres à l'échelle de chaque sous-partie ;

- j'ai fait des transitions.